

Pour FLEURUS EDITION

— *Prix Clara 2021* —

CENDRES

Une nouvelle de Suzanne Peccoud
Élève de 3ème au Lycée Français de Varsovie

Préface

Avant de commencer *Cendres*, j'aimerais expliquer comment et surtout *pourquoi* j'ai choisi ce thème. Il faut tout d'abord savoir que je vis en Pologne. Il est nécessaire aussi de prendre en compte ma passion déraisonnée pour la lecture, qui m'a amenée récemment à lire quelques ouvrages sur la Seconde Guerre mondiale. Un parallèle glaçant m'est apparu, entre cette période ténébreuse de l'Histoire et mon lieu de vie. Je n'ai jamais compris ce qui pousse l'Homme, depuis la nuit des temps, à rabaisser l'Autre, à l'asservir. Alors, quand dans ma propre rue une dizaine d'affiches contre l'avortement, ou les homosexuel.les, ont été placardées, cela m'a mise hors de moi. Qui sont ces gens, qui ne peuvent — ou ne veulent — pas laisser les individus *choisir* ? Et puis, des millions de Polonais n'ont-ils pas été exterminés pour leur soi-disant « différence » ? Ce n'est pas possible, cela ne peut pas recommencer. Tout débute de cette manière : quelques boucs émissaires, de la propagande sur les trottoirs, et la haine de l'autre s'infiltré petit à petit. J'ai donc choisi d'écrire, quel meilleur moyen pour s'exprimer ? Écrire la vie d'une jeune fille de 16 ans ordinaire et innocente, mais victime de la cruauté humaine. Je ne peux prétendre m'approprié cette expérience ; j'ai la chance d'être née 70 ans plus tard. Ce ne sont que des bribes, des inspirations de témoignages. Mais dans cette adolescente se concentrent les âmes de ceux qui ont perdu la vie en raison de l'intolérance. Mêlant tristesse, colère et plaisir de l'écriture, je leur rends hommage ; et de ma petite voix lance un avertissement, qui — je l'espère — portera loin.

Bonne lecture,

Suzanne Peccoud

Varsovie, 2021

Une adolescente est figée au centre du *Musée Polin*, qui relate l'histoire des Juifs polonais. Elle se tient de dos. De taille moyenne, elle a les cheveux blond foncé. Sa classe agitée l'attend plus loin. La professeure la prie de les rejoindre. Cependant, Antonia ne peut défaire son regard de l'œuvre qu'elle fixe depuis 10 minutes. Il s'agit d'un morceau de tissu sale. Pour une raison qu'elle ne saurait expliquer, cet objet l'envoûte. Il lui insuffle un sentiment qui mêle angoisse, et étrangeté, *espoir*.

Un ciel gris, des blocks de briques à perte de vue. Des cheminées ici et là, qui fument. Sans cesse. Une allée coupe cet ensemble, les pieds s'y embourbent. Ce sol est unique. Témoin de tant de souffrance, mélange de terre, de sang et de cendres, des cendres humaines. Une odeur âcre pénètre dans les narines, un parfum auquel jamais on ne s'habitue mais dont on ne peut se défaire. Des cris de douleur, de haine, de désespoir fusent de toutes parts. Autour ? Une clôture en barbelés, électrifiée. Une masse sombre pend à ce grillage : c'est un corps. Au-delà de cette limite, il n'y a rien. Juste une étendue désertique, traversée par un chemin de fer, Styx menant aux enfers. Ce paysage de terreur n'a qu'un nom : Auschwitz.

Une jeune fille marche, seule, au milieu de la voie principale. Une jeune fille au regard mélancolique, qui fixe la pointe de ses chaussures, éculées, dépareillées. Elle avance donc, lentement, tête basse. Son crâne est couvert d'un foulard grisâtre aux bords effilés, mais on peut distinguer quelques boucles rebelles, libérées de l'emprise de ce modeste couvre-chef. Ces cheveux collés à son front poisseux sont bruns, agglutinés par la crasse en mèches sombres, de sorte qu'ils se fondent parfaitement dans ce sinistre décor. Mais il faut savoir qu'ils n'ont pas toujours eu cette apparence. Ils auraient autrefois pu être qualifiés de splendides avec leur couleur chocolat, aux reflets caramel chatoyants. Ils formaient alors une masse épaisse, aux boucles volumineuses, qui tombaient jusqu'en dessous des reins. Désormais, rasés depuis peu, leur aspect se résume à des mèches ternes inégales, arrivant au-dessus des oreilles. Ses yeux d'un vert amande contrastent avec l'atmosphère lugubre. Malheureusement celle-ci a déteint sur son regard, perdu dans des abysses lointains et profonds dont personne ne peut réchapper. Dans d'autres conditions, ses joues seraient pleines, rose vif... à présent elles sont creuses, les pommettes saillantes et d'un éternel gris maladif. Elle a tout de même conservé son habitude, présente depuis des années, de se mordiller l'intérieur de la joue à la moindre anxiété ; ce qu'elle fait en ce moment même. Ses jambes grêles la supportent à peine. Elle titube, avance d'un pas hésitant, comme si elle craignait de tomber soudainement, pour ne plus jamais se relever... Ses bras, tout aussi maigres, enserrant son pauvre corps squelettique afin de conserver le peu de chaleur qui lui

reste. La flamme de son âme, naguère si rayonnante, s'affaiblit peu à peu jusqu'à ne devenir qu'une lueur ténue scintillant à peine. Cette chétive adolescente se nomme Zuzanna - "Zuzia" Witkowska - et elle n'a que 16 ans.

Elle avance jusqu'à la hauteur du grillage qui enserme le camp. Elle observe l'extérieur. L'horizon n'a certes rien de particulier, mais à ses yeux il est tout ce qu'il y a de plus important en ce monde : la liberté. Elle ferme les paupières, pour s'envoler de l'autre côté de cette frontière maudite. La voilà dans sa petite maison de Varsovie, dévalant les escaliers de bois en riant aux éclats avec ses nombreux frères et sœurs. Elle tente de sourire, comme elle le faisait autrefois, en vain. Elle se remémore le doux fumet des pierogis chauds, que sa mère préparait avec amour chaque samedi. Mais dans sa bouche sèche, cette délicieuse saveur a perdu toute consistance. *Ta-da-tadam ta-da-tadam*. Le bruit régulier d'un frottement métallique l'arrache à sa rêverie. Un train à bestiaux s'arrête à la Judenrampe. Les portes s'ouvrent brutalement, laissant apparaître une multitude de visages angoissés et harassés. A peine ont-ils cligné des yeux, que déjà on les presse, on les pousse afin qu'ils sortent le plus rapidement possible. Des coups de bâton sont distribués gratuitement, puis enfin le Tri commence. Des centaines d'innocents ont vu leur vie prendre un nouveau tournant, au bon gré de SS haineux. Qui mourra ? Qui vivra quelques jours de plus ? Zuzia ne peut supporter ce spectacle et s'enfuit aussi prestement que possible.

Elle rejoint son baraquement. À l'intérieur une odeur nauséabonde l'assaille. Mais son habitude est telle qu'elle passe outre. En revanche, l'agitation inaccoutumée qui règne en ce lieu la frappe. Alors qu'elle traverse les rangées de châlits, des visages terreux l'observent vaguement. Certains ne la voient même plus. Zuzanna rejoint le troupeau agglutiné au fond du block. Ce sont de nouvelles arrivantes — polonaises — le suppose-t-elle, d'après des bribes de phrases qu'elle parvient à distinguer. C'est une bonne nouvelle. Meilleure que celle du convoi de Hongroises arrivé deux mois plus tôt. Tout d'abord elles pourront se comprendre mais surtout cela signifie un apport de nouvelles extérieures, si certaines connaissent leurs proches. Se hissant sur la pointe des pieds, la jeune fille scrute chaque nouveau visage, en quête de traits familiers. Une silhouette attire son attention, elle ne lui est pas inconnue. « Ania ! » crie-t-elle d'une voix faible. Cela fait maintenant une semaine qu'elle n'a pas prononcé un mot. L'interpellée se retourne vivement, cherchant la provenance de cet appel. Zuzia s'avance vers elle, prête à se jeter dans ses bras, mais face à l'incompréhension évidente de cette nouvelle venue, se ravise très vite. « Ania, c'est moi Zuzia... ! » Le visage d'Ania s'éclaire. Zuzia a deviné : sa cousine ne l'avait pas reconnue. La figure cadavérique qu'elle arbore depuis quelques mois ne ressemble en rien à celle qu'elle était autrefois. En revanche sa voix, qu'elle a toujours si douce et chaleureuse malgré la

froides de ces lieux, ne laisse aucun doute sur son identité. Du moins l'espère-t-elle.

Ania — dont l'adresse n'a jamais été le fort — pose la question. « Zuska... Où est donc passée ta mère ? » Zuzia se ferme alors brutalement, les yeux dans le vague, perdus dans un gouffre sans fond. Sa mère. Son regard bienveillant, ses paroles apaisantes sont encore gravés dans sa mémoire. Néanmoins, d'autres souvenirs la hantent, elle tâche de les oublier. Impossible. Sa mère qui chute durant l'appel, ne se relève pas : son arrêt de mort, littéralement. Le jeune SS blond, à la mine menaçante, qui l'empoigne fermement. Son corps inerte traîné dans la fange, une dernière fois. Cette blessure est trop fraîche dans l'esprit de Zuzia, et Ania la ravive. Heureusement, celle-ci le comprend, sans explication. Du moins, elle a la délicatesse de se taire et d'enlacer affectueusement les épaules décharnées de la jeune fille éplorée. Puis, elle s'éloigne doucement pour rejoindre ses compagnes de voyage avec qui elle avait fini par se lier d'amitié. Zuzia, elle, émerge de sa torpeur, il lui faut rester forte, ne serait-ce que pour Ania. *Ne pas montrer ses faiblesses*. Elle détaille sa cousine, pour mieux s'ancrer dans cette réalité qui est la sienne. Peut-être aussi parce qu

c'est ce qu'elle fait depuis toujours : observer les autres. De plus, il est si rare d'apercevoir dans cet enfer, une personne dont les genoux ne sont pas plus épais que les cuisses ! Zuzanna est née la même année qu'Ania mais cette dernière ne semble pas avoir perdu les rondeurs de son enfance. Cela apporte un petit peu de douceur au milieu de ce paysage macabre. Ania est l'image même d'une Polonaise, les cheveux blonds paille, de grands yeux bleus, les épaules redressées vers l'arrière, un regard confiant... La gorge de Zuzia se noue en imaginant son apparence d'ici moins d'un mois. « Si elle tient jusque-là » pense-t-elle sans le vouloir... Elle refoule rapidement ses tragiques réflexions. Et puis qui sait ? Ses joues potelées lui permettront peut-être de tenir plus longtemps que les autres... Ania n'avait auparavant jamais coupé sa chevelure, qu'elle portait en permanence à sa bouche, provoquant ainsi les réprimandes incessantes de ses parents. Aujourd'hui, son crâne est glabre, étoffé en tout et pour tout que d'un mince duvet blond rappelant celui d'un poussin. Cependant, son réflexe enfantin semble être resté ancré en elle, mais ses tentatives sont vaines. Elle n'attrape que du vide, engendrant à chaque fois un air perplexe qu'elle n'a probablement pas conscience d'afficher. Son apparence désorientée peine profondément Zuzia, elle ne mérite pas ça... C'est la personne la plus tendre, la plus affable qu'elle ait jamais rencontrée : la candeur incarnée. Ania n'est pas supposée se retrouver ici, entourée de cadavres ambulants... Elle aurait dû vivre. Vivre une vie de douceurs et délices. Être capable de ramener ses cheveux dignes d'une reine en une longue tresse. Inviter ses amis et manger de la brioche à s'en faire mal au ventre. Avoir la possibilité de rester plus longtemps sous sa couverture chaude le matin, si tel était son désir. Être en mesure

de faire des choix, plus ou moins importants, mais qui en aucun cas ne la mèneraient à la mort... Seulement, elle est juive.

Une voix claire s'élève : « Est-il possible de sortir un jour d'ici ? ». Qui a parlé, on ne le sait point ; mais la réponse restera marquée au fer rouge dans l'esprit de ces miséreuses. Tout le monde se tait. Les nouvelles arrivantes, percevant l'ambiance pesante qui s'est abattue sur la salle, se crispent nerveusement, redoutant le pire. Mais nulle ne voudra croire à ce qui va suivre. Une vétérante s'avance d'un pas boiteux et pointe un doigt noueux vers la fenêtre crasseuse. Tous les regards s'y portent, même les anciennes qui savent déjà à quoi s'attendre. Par delà la vitre, de hautes cheminées s'élèvent. Une épaisse fumée noire s'en échappe.

*

Zuzanna sent les larmes d'Ania mouiller sa tenue rugueuse, elle entend les sanglots étouffés de celle-ci. Elle essaie de les dissimuler sous la piètre couverture qu'elles se partagent. Elle se retourne et l'enlace. Elles doivent dormir, le lendemain sera éprouvant. Malgré l'abondance de poux, les matelas faits d'une minable couche de paille, les toux sèches, les pleurs, l'odeur pestilentielle qui règne, elles finissent par trouver le sommeil : la force étant synonyme de *survie*. Elles ont déjà la chance d'être en hauteur, celles d'en bas vivent un cauchemar, allongées sur un béton humide, victimes de la dysenterie de leurs voisines supérieures et de toutes sortes de déjections en provenant.

Un gong sonne, la kapo les réveille à coups de bâton : trois heures trente, la journée commence.

Elles rangent en mouvements synchronisés ce qui leur tient lieu de lit, puis se précipitent aux latrines. Là, sous un mince filet d'eau gelée d'une couleur suspecte, elles font leur toilette. *Toilette* est un bien grand mot, le liquide rouille qui sort du robinet ne suffira pas à laver des centaines de femmes couvertes de salissures. Le savon est roi, mais n'existe tout simplement pas ; du sable irritant fait office de lessive. Pour ces mères venant de la ville, c'était une véritable atteinte à leur pudeur, mais ce n'est qu'un détail parmi toutes les humiliations qu'on leur fera subir.

Elles sortent ensuite, dans une aube glaciale et venteuse de mars, mais le petit-déjeuner est prêt. En file, elles se font servir dans leur gamelles cabossées un breuvage insipide, l'*herbata* — thé — ainsi qu'un croûton de pain sec, composé en partie de sciure. Après avoir englouti leur maigre pitance, l'appel a lieu. Deux heures, debout dans le froid matinal, s'ensuivent puis enfin le départ des kommandos.

Leur tâche consiste à allonger la Judenrampe, d'où arrivent des milliers d'innocents. Il faut maintenant que le quai atteigne directement ces salles maudites, nommées « chambres à gaz ». Une véritable usine, une extermination devenue massive et industrielle.

C'est un labeur pénible et harassant. Le transport incessant des pierres et de pièces de fer a déjà fait nombre de victimes. Travail d'autant plus douloureux qu'il a pour but d'envoyer un nombre incalculable d'êtres humains vers la mort. Quelle pensée insupportable que d'user son peu de force à ce dessein !

Lors d'un de ses perpétuels aller-retours, Zuzia heurte une imperceptible masse noire. Un minuscule morceau de charbon, à peine visible, noyé dans la boue brune. Quelle chance inouïe : le charbon a de nombreux bienfaits, comme calmer les diarrhées si présentes... ou alors même dessiner. C'était la passion de la jeune fille. Sa mère étant artiste, elle avait passé le plus gros de son enfance entre pinceaux et crayons. Malheureusement, cela fait une éternité qu'elle n'a pas esquissé le plus infime croquis. Elle le ramasse donc — au prix d'une gifle violente de la kapo, mécontente de la voir s'arrêter — puis le cache dans sa culotte, seule partie sécurisée et encore non percée de sa misérable tenue.

*

A la tombée de la nuit, elles regagnent leur abri, rompues par la fatigue. Certaines doivent même porter les blessés, ou les cadavres des malheureuses tombées dans la journée. Aucune imprudence n'est permise : le dos droit, les bras raides, un cortège de marionnettes tentant de se soustraire du mieux qu'elles peuvent au regard des SS.

Elles se mettent en rang pour l'appel de la fin de journée. Encore deux ou trois heures de ce rituel interminable, puis enfin le repas du soir. Celui-ci se termine excessivement vite, une demi-louche d'un maigre bouillon dans lequel ne flottent que quelques épluchures.

C'est alors qu'une rumeur circule : les déportées apprennent que c'est la Pessa'h, Pâques juive. Coupées du monde comme elles le sont, les détenues ont perdu connaissance des dates. L'une d'entre elles, par chance, aura surpris des bribes de conversation entre Allemands et se sera empressée de les répéter. Quoi qu'il en soit, une humeur plaisante contamine le troupeau de malheureuses. Une vieille femme saisit sa cuillère fendue et se met à tambouriner sur son bol de fer blanc. Le block entier reprend en rythme à la plus grande consternation des nazis. Une mélodie cadencée se forme. Toutes ces Polonaises, arrachées à leur foyer, à leur vie, se mettent à scander leur hymne. *Jeszcze Polska nie zginęła, kiedy my żyjemy...* (« La Pologne n'a pas encore péri, tant que nous sommes vivants »). Des voix désespérées, chantant du plus profond de leur âme, unies pour toujours par cette complainte vouée à disparaître. Certaines s'élancent même au centre, entamant une danse folklorique. Ania en fait partie et engage une valse endiablée avec fièvre. Un sourire dément éclaire son visage, contraste insolite avec l'air morne que tous affichent depuis des mois. Zuzia prend la décision de sortir discrètement son éclat de charbon, et d'un geste assuré déchire un pan étroit de ce qui lui tient

de robe. *De toute manière la température va se réchauffer.* Alors, face à cette scène invraisemblable, elle se met à dessiner.

Le geste familier du dessin lui revient vite, et elle esquisse, sur ce support dérisoire, ce qui pourrait bien être sa dernière œuvre. Le visage d'Ania, parfaitement reconnaissable, apparaît progressivement. Juste au-dessus, elle inscrit en grosses lettres « ŻYC » — *vivre* —. La jeune artiste cède à la joie commune, notamment après avoir aperçu du coin de l'œil une kapo ébaucher un vague sourire, qu'elle dissimule aussitôt. L'espoir les gagne peu à peu.

Cependant des SS se rallient à ceux déjà présents. Des coups de bâton pleuvent, des cris... même quelques balles volent. Le chant s'arrête d'emblée, c'est la panique. Le soulèvement artistique finit rapidement par être maté. Mais soudain, dans une ultime tentative de rébellion, la vieille femme du commencement braille haut et fort cet hymne national. Elle ne peut terminer sa tirade et s'effondre ; un trou rouge orne sa poitrine.

Le fusillement d'une camarade a beau être un spectacle courant, l'affolement ébranle le groupe de femmes. Bousculée, Zuzanna lâche son précieux dessin. Celui-ci sombre dans la boue, mais elle réussit à le repêcher tandis que les prisonnières sont poussées vers leur ignoble baraquement. Le tissu a été tâché et les traits se sont considérablement effacés, mais les caractères sont toujours apparents. Alors, elle décide de le garder et le range précieusement afin de le protéger.

*

Une *Blocksperr*e est sonnée ; nul ne peut sortir de sa baraque. Cela arrive relativement souvent, et ne signifie qu'une chose : une sélection va avoir lieu.

Le médecin SS pénètre dans ce block de Polonaises hagardes et tremblantes. Leur seul désir est de ne pas être choisies. Si tel est le cas, elles connaissent parfaitement leur destinée tragique, malgré la propagande inutile des nazis. Les chambres à gaz.

Elles se déshabillent, et passent nues sous l'œil critique de ces hommes qui tiennent leur vie entre leurs mains. Ils les trient, comme de vulgaires objets : les bien-portantes à droite, les *abîmées* à gauche. Le soulagement relâche les traits des chanceuses, pendant que le deuxième groupe est rongé par les larmes.

Zuzia est placée derrière Ania, ce sera bientôt leur tour. Elle ne se fait pas trop de souci pour sa cousine, encore vigoureuse grâce à son arrivée assez récente. Ce n'est pas son cas. Après la... *disparition* de sa mère, son état n'avait fait qu'empirer, elle s'était laissée aller, avait baissé les bras. Elle est désormais cachectique, l'ombre d'elle-même, de ce qu'elle avait été. Suite à la venue d'Ania, elle avait essayé de se reprendre en main, mais le temps lui avait manqué et les conditions impitoyables ne l'avaient pas épargnée. Elle se pince les joues, afin de les rougir, mais ses traits horriblement émaciés ne lui laissent que peu de chance.

Ania passe. *Droite*. Zuzia s'avance, donne son nom, puis on l'ausculte. Son cœur bat à tout rompre... *Gauche*.

*

Zuzanna se résigne, elle n'a plus la force de continuer. Cela fait plusieurs jours qu'elle n'a pas travaillé, plus jamais elle ne le fera. L'attente est longue. Enfin, on les emmène dans ces abominables camions qui ont déjà transporté tant de victimes. Elle connaît le rituel, ce n'est pas un secret. Elle mourra rapidement, laissant derrière elle ce monde fait de souffrance et de cruauté. Mais ce monde ne s'arrêtera pas après son gazage ; tout continuera, en boucle. Zuzia n'est qu'une condamnée parmi celles qui l'ont précédées et celles qui la suivront. Seulement un maillon dans cette chaîne qui n'est qu'un éternel recommencement. C'est pourquoi elle suit les autres, sans un mot, ni un regard.

Cependant, arrivée aux portes du bâtiment qui sera son bourreau, Zuzia s'immobilise. Elle sort son dessin, son petit lambeau d'espoir, et ramasse un bâton qui traîne dans une flaque. Elle y attache sa misérable toile, puis, dans un dernier mouvement apathique, enfonce la branche dans le sol boueux. Enfin, elle se retourne et rejoint ses semblables. Elle est engloutie par les portes de métal, qui se referment sur elle.

Elle va accomplir son destin. Bientôt elle s'envolera rejoindre les autres, dans un ciel de cendres.

Un souffle de vent fait osciller son drapeau, qui s'écrase lamentablement au sol. Un jeune SS s'en approche et, s'assurant que personne ne le regarde, ramasse le fanion et le range avec soin.

Antonia observe une nouvelle fois ce dessin, avec plus d'attention. Cette fois-ci, elle parvient à distinguer un visage, étonnement gai, ainsi qu'une inscription presque effacée. Elle plisse les yeux. Un message s'affiche peu à peu jusqu'à devenir lisible : *ŻYC*. Ce lambeau de robe est présenté derrière une vitrine, inaccessible. Le regard de la jeune fille se porte enfin sur la plaquette dorée, fixée à côté. Dessus est marqué :

Auschwitz, 1944
Anonyme

« Puisse l'histoire des camps d'extermination retentir pour tous comme un sinistre signal d'alarme. » Primo Lévi

La silhouette de l'ombre

Une nouvelle de Camille Benveniste
Pour Obaid, Nazim et tous ceux qui ont traversé la
Méditerranée

Adossé contre les parois humides du bateau gonflable, Armin contemple l'horizon mouvant. La nuit est sans étoiles, mais on peut apercevoir la lune dans son dernier croissant, doux et sensible espoir au milieu des ténèbres angoissantes de la voûte céleste. L'océan, qui s'étend à perte de vue, est sombre et agité. Les vagues s'écrasent sans répit sur le canot noir, empêchant la cinquantaine de passagers de dormir. Armin n'entend personne parler, mais peut-être l'assourdissant vent marin couvre-t-il le murmure des voix. L'eau salée et ses effluves pénètrent dans la bouche de l'adolescent de seize ans, asséchant sa gorge et fendant ses lèvres. En regardant les passagers, Armin peut imaginer combien ils ont souffert. Les migrants qui sont encore doués du sens de la vue ont les yeux dans le vague. Tous ces humains entassés sur le canot noir sont sur la même *longueur d'ombre*. Ils savent tous que leur vie ne tient qu'au bon vouloir de l'embarcation. Et des passeurs. Ceux-ci les considèrent comme du bétail, de la chair sans âme. Armin fait tout pour ne pas se faire remarquer. Ils ont déjà passé par-dessus bord deux passagers assoiffés réclamant de l'eau potable.

Le voisin de gauche de l'adolescent serre, de son unique main, les bords glissants du bateau en plastique. Son voisin de droite, qui ne doit guère être plus âgé que lui, a ses deux mains en prière portées à son front, et des larmes roulent sur ses joues décharnées. Le Dieu qu'il implore ne semble pas l'écouter, mais le jeune homme persiste à l'invoquer. Armin est épuisé et anxieux. Il se sent oppressé et si seul au milieu de tous ces gens. Il ne comprend pas pourquoi il sent si peu de solidarité entre ces humains. Ils sont pourtant sur le même bateau. Certains migrants lui ont néanmoins montré des signes d'affection, d'encouragement. Un homme lui a même partagé son repas quand Armin a fait tomber le sien dans l'océan déchaîné.

Les paupières de l'adolescent s'alourdissent. Il joue frénétiquement avec son bracelet tressé noué au poignet droit, dont il tire inconsciemment les fils. Incapable de rester plus longtemps éveillé, il appuie doucement la tête sur l'épaule de son voisin de gauche. Celui-ci ne semble pas y prêter une quelconque attention. Armin sent alors des effluves familiers. C'est l'odeur de sa maison à Nijrab, en Afghanistan. Elle est forte et s'exhale du corps sur lequel l'adolescent de seize ans a posé la tête. L'odeur envoûtante d'épices que son voisin dégage est singulière. Elle est entêtante, amère, mais en même temps si douce et délicate, vibrante. Cette odeur lui rappelle sa vie de légèreté et de liberté, plus d'un an avant ce misérable canot...

★★★

Un an plus tôt...

Armin a quinze ans. Il est dans la cuisine de sa maison, située dans le village de la vallée de Kharij Dara. Ce village est dans le district de Nijrab, au centre de la province de Kâpîssâ, en Afghanistan. Le jeune adolescent de quinze ans est très attaché au village où il vit depuis sa naissance. Comme tous les samedis, sa mère, Sahar, prépare un kabouli, un des plats typiques afghans, qu'elle fait délicieusement bien. Un torchon à la main, Sahar s'empare d'un des sachets posés sur l'étagère, et qui contient les raisins secs et les amandes. Elle les verse avec entrain dans la marmite pleine de riz. « Armin, on va bientôt manger. Appelle ta sœur et va chercher ton père, il doit être dehors. » Sahar met le torchon entre ses mains, soulève les poignées de la marmite et l'apporte ainsi dans la salle de vie. Elle pose le kabouli sur un

dessous de plat en bois, apporte les assiettes, les dispose sur la nappe à même le sol, réarrange les coussins et s'assied en attendant l'arrivée de son mari et de ses enfants. Elle entend la porte claquer et Armin entre, essoufflé, annonçant l'arrivée du patriarche. Le jeune adolescent fait ensuite le tour de la maison pour aller trouver sa petite sœur Parvin. Lorsqu'elle n'est pas à l'école, elle passe son temps derrière la maison, à travailler, jouer avec différentes bestioles ou encore à tisser.

« — Parvin, le kabouli est prêt, dépêche-toi ! lance Armin. Il s'approche alors d'elle et la voit tresser un joli bracelet rouge.

— Oui, j'arrive tout de suite. Regarde Armin, c'est pour Zaki ! Il est bien fait, dis ? Tu penses sincèrement qu'il lui plaira ? lui répond sa petite sœur de six ans, ses yeux noirs interrogatifs, en lui montrant le bracelet. Armin sait que sa sœur idolâtre son meilleur ami. Elle prévoit de « se marier avec lui quand elle sera grande ».

— Il est très bien fait. Avec ça, c'est sûr qu'il va te demander en mariage », lui répond-t-il sur un ton affectueusement taquin. Armin lui fait alors un gros bisou sur la joue, la prend dans ses bras, et l'emmène avec lui dans la salle à manger. Parvin et son grand frère s'assoient sur leurs coussins attirés. En même temps, Sahar sert le kabouli avec de grandes spatules en bois. Parvin commence alors à raconter sa journée à l'école publique de Kharij Dara : les disputes avec son amie, les félicitations de son professeur. Qu'est-ce qu'elle peut être agaçante : toujours à se vanter ici et là. Et Sahar qui l'encourage à continuer à parler, en la regardant avec émerveillement et en la congratulant, songe l'adolescent en son for intérieur.

Alors que sa fille parle, Sahar regarde Armin. Il devient un beau jeune homme, bien bâti, estime-t-elle non sans une certaine fierté. Ses yeux brillants couleur noisette lui donnent un air doux, presque timide. Le fils de Sahar a des cheveux d'un noir particulier, couleur d'ébène. Ses cheveux sont mi-courts et certaines mèches tombent gracieusement sur son front. Mais aucune ne lui cache les yeux, car, comme il l'a entendu dans les publicités américaines pour montures de lunettes, il faut regarder la vie en face ! L'adolescent a la mâchoire carrée qui contraste avec ses yeux doux, ce lui donne un charme farouche. Armin possède des épaules robustes et des muscles bien dessinés, fruits d'un travail acharné et quotidien consistant à transporter des sacs de céréales à travers les montagnes. Il est assez grand pour ses quinze ans, mais aimerait l'être davantage pour pouvoir dépasser en taille Zaki, qui, affectueusement, raille sans cesse l'adolescent à ce propos, sentant en son ami le sujet sensible. La voix d'Armin est grave, apaisante, et les vibrations qu'elle génère sont elles aussi berçantes, reposantes, et presque sécurisantes. Il possède ce quelque chose qui donne envie de l'écouter éternellement et inlassablement. Zaki lui a un jour dit que sa voix est un peu comme la musique d'Erik Satie, qu'un soldat français leur a fait écouter, en remerciement d'un service rendu. Armin est aussi pourvu d'une douce odeur qui lui est propre, un mélange de cardamome et de pin. Cette odeur d'épice, fruitée et fleurie, qui mélange douceur et chaleur, contraste de façon singulière avec l'intense et voluptueuse odeur de résine et d'aiguilles de pin qui l'entoure habituellement.

Lorsqu'ils ont fini de manger, Sahar amène les assiettes à la cuisine pour faire la vaisselle. Elle appelle alors son fils :

« — Armin ! Tu peux passer chez Zaki pour demander à sa mère une bouteille de lait ? J'en ai besoin maintenant, et l'épicier a fermé il y a plus d'une heure.

— Pourquoi tu demandes pas à papa... C'est toujours à moi de courir partout pour aller chercher je ne sais qui ou je ne sais quoi à l'autre bout du village.

En entendant son fils, le visage de Sahar s'assombrit de mécontentement. Elle s'apprête à répliquer avec colère, mais son fils se résigne à temps :

— Enfin, comme je suis vraiment merveilleux, je vais te chercher ton lait avec diligence. Sur le visage de l'adolescent apparaît une moue ironique.

— Merci Armin, mon petit ange tombé du ciel, répond avec amusement Sahar. Que ferais-je sans toi ? Avant de passer chez Zaki, approche-toi de moi : tu n'es pas présentable !

Lorsque Armin est à sa portée, elle s'humecte l'index et frotte la joue de son fils, encore colorée par la sauce épicée du kabouli. L'adolescent abhorre particulièrement cette manie que sa mère a de lui laver le visage avec sa salive. Il pousse donc une grande exclamation de dégoût. Après cette toilette imprévue, le jeune afghan sort dans la nuit déjà fraîche. Il court sous le firmament pour arriver, essoufflé, chez son ami. Il plaisante quelques instants avec Zaki, prend une bouteille de lait, remercie ses parents, puis retourne chez lui la bouteille à la main.

De retour dans sa maison, il enfle un bas de pyjama, se brosse les dents puis se dirige dans la chambre de sa sœur pour lui lire l'histoire du soir.

Avant qu'Armin s'endorme, Parvin demande à son frère s'il pourra, le lendemain, porter le joli bracelet rouge à Zaki. Elle est si impatiente de connaître sa réaction. Armin acquiesce, lui fait un bisou, la borde, éteint la lumière et s'endort.

Le lendemain, à l'aube, Armin se réveille. Il aime se lever tôt les jours de repos, en même temps que le timide soleil de Kâpîssâ. Avant même de manger, il sort, observe le monde endormi de son petit village de Kharij Dara. Il grimpe alors sur la montagne qui est à la bordure du village, situé dans une vallée. Armin a appelé cette butte la *montagne du Ghorkhur*, car il y avait croisé, lorsqu'il avait dix ans, une de ces bêtes sauvages. Le ghorkhur avait effrayé l'enfant, et Armin n'était plus monté sur la butte pendant plusieurs semaines.

Lorsqu'il est assez haut sur la montagne, l'adolescent s'assoit sur un rocher et contemple son village et ses environs. C'est le printemps, la végétation est verte et dense dans la vallée. Le village est entouré de nombreux arbres, aux ramures verdoyantes, reflétant la lumière naissante du soleil matinal. Les maisons, de pierre et de terre, aux toits plats, s'alignent familièrement. Le blanc sablonneux et poussiéreux des sentiers battus ressort particulièrement dans ce paysage aux teintes plus sombres. Les montagnes bordant le village, aux coloris terreux et secs se détachent sur le ciel ensoleillé bleu pâle, virant au gris. De minuscules gouttelettes tombent gracieusement sur les mains et les cheveux d'Armin. La pluie

ne le dérange pas, non, loin de là. Au printemps, la pluie rafraîchit la flore et arrose les cultures, les rendant plus fructueuses. Armin aime voir sa vallée recouverte d'un manteau vert émeraude.

Après avoir regardé, plusieurs minutes durant, son village et les paysages qui l'entourent, Armin redescend chez lui, prend le petit déjeuner et s'empare du fameux bracelet rouge posé sur le sol de la salle de vie. Comme promis à sa petite sœur, il va porter le cadeau à Zaki.

Zaki est son meilleur ami depuis la première classe d'école, lorsqu'ils avaient tous deux autour de trois ans. À cet âge, ils aimaient ensemble faire des collages avec les feuilles automnales des arbres de la vallée de Kharij Dara. En grandissant, ils ne se sont jamais éloignés ni perdus de vue. Ils sont restés soudés, ne se disputant que très rarement et se réconciliant peu après. Ils ont tous deux arrêté l'école à huit ans pour aider leurs parents aux champs. L'année précédente, à treize ans, les deux compères ont eu une proposition de travail qui leur rapporterait plus que l'agriculture, et leur permettrait de rester ensemble toute la journée -le bonheur !

Armin est planté devant la porte de Zaki. Il est tôt, mais le jeune homme sera levé, Armin en est persuadé. Il frappe doucement à la petite porte en bois pour ne pas réveiller ceux qui dormiraient, et chuchote « C'est Armin ». Zaki ouvre alors la porte l'air épuisé. Ce matin-là, ses cheveux sont en pagaille, ébouriffés. Pris de cours par la visite matinale de son ami, il n'a même pas eu le temps de se passer la main dans les cheveux pour les recoiffer brièvement. Il a les cheveux du même noir que ceux d'Armin. Contrairement à son ami, Zaki aime avoir ses cheveux bien ordonnés. Les siens sont légèrement plus courts et rangés vers la droite. À vrai dire, ce n'est pas une question de préférence. En effet, c'est sa mère qui lui coupe les cheveux et Zaki sait très bien que, quelles que soient ses envies, elle le coiffera comme elle l'entend, sans même écouter son fils. Le jeune homme possède des iris noirs, profonds, presque indissociables de ses pupilles. Zaki a de grands yeux qui se plissent gracieusement quand il rit. Il a des pommettes saillantes et les joues rosées, qui contribuent à cet air malicieux. Le jeune afghan semble perpétuellement esquisser un sourire. Quel que soit son état d'âme, il serre légèrement les lèvres et mastique celle du bas. Zaki est très élancé, et sa stature, qui est déjà celle d'un homme, contraste avec son visage juvénile.

Armin donne le joli bracelet rouge à son ami, ils bavardent quelques minutes, puis Zaki doit partir aider sa mère. « À demain, Armin, devant la fontaine, et merci à Parvin pour cet adorable cadeau ! »

Le lendemain, Armin doit retrouver Zaki à la fontaine principale du village, pour aller travailler. Leur travail consiste à livrer des sacs de céréales, blé et riz, à l'une des garnisons de soldats français située dans les montagnes. Les sacs de toile sont lourds, parfois légèrement troués, or le sentier est pentu, glissant, rocheux et étroit, de sorte qu'aucun engin ne peut emprunter cette route. Les deux garçons transportent donc quotidiennement les sacs de céréales sur leurs épaules aguerries trois heures durant sur un misérable sentier. Arrivés au

camp militaire, Armin et Zaki doivent déposer les sacs à la cuisine où on leur offre généralement une limonade. Ensuite seulement ils vont voir le général pour recevoir leur paiement. Le chef militaire est le seul du camp français à parler le dari, la langue des deux afghans. Ils n'ont qu'un seul jour de repos par semaine, et sont payés l'équivalent de deux dollars par jour, ce qu'Armin et Zaki considèrent comme une somme astronomique. Ce n'est pas sans raison que les deux adolescents sont si bien payés : leur travail est risqué. Marcher, qu'il pleuve ou qu'il vente, sur ce sentier abrupt avec deux sacs de plusieurs kilos n'est pas innocent.

Une menace, nettement plus effrayante qu'une chute, pèse sur leurs robustes épaules. Ce sont les talibans. Aider des soldats français qui combattent les talibans et apportent du soutien aux civils afghans est comme une provocation aux yeux de ces assassins, qui ont désormais les pleins pouvoirs dans le pays natal d'Armin. Le jeune garçon sait que, dans la capitale, Kaboul, la situation dégénère. Il sait que les talibans deviennent de plus en plus puissants. Il sait que, tous les jours, il prend un risque en livrant de simples céréales à de simples soldats français. Il sait aussi qu'il pourrait travailler dans les champs, en ramassant des graines, aux côtés de sa famille. Il le sait, mais il lutte. Il lutte à son échelle contre cette oppression, ce collier de serrage qui entoure son pays, qui l'étouffe et le consume à petit feu. A l'école primaire, son maître lui avait enseigné qu'on peut tous agir à son niveau. « C'est indirectement l'herbe qui nourrit l'aigle », avait énoncé le professeur devant les élèves impressionnés ; cette phrase avait marqué Zaki.

Armin aime à se penser brave, à se conforter dans l'idée qu'il risque courageusement, et de son plein gré, sa vie, pour son pays. Mais, assurément, il ne pourrait travailler sans son ami. Ce qu'il aime dans son travail, c'est aussi pouvoir rester toute la journée avec Zaki, parler avec lui en s'épuisant sur les sentiers, ou simplement marcher à ses côtés en silence. Les deux garçons apprécient le naturel et profond *bruit blanc* de la montagne, nom qu'Armin et Zaki donnent au mélange sonore entre bruissement des buissons secs, vent qui souffle modérément et faible chant des oiseaux montagnards. Néanmoins, le long cheminement quotidien n'en est pas monotone pour autant. Quand ils n'écoutent pas les *bruits blancs*, Armin et Zaki tiennent des discussions et des débats passionnants sur des sujets, parfois graves, souvent légers.

Un jour, Zaki avait demandé à son ami quelle était la différence entre un pingouin. Armin n'avait su quoi répondre, sachant à l'avance que la réponse serait une de ces *zakeries*. Son ami avait continué : « Les deux pattes de l'animal ont la même longueur, surtout la gauche ». A la fin de sa blague, Zaki avait pris un air si satisfait que Armin n'avait pu le laisser rire seul. Les deux garçons s'étaient donc esclaffés en cœur, bien qu'à ce jour Armin n'ait toujours pas compris la blague...

Quelques mois après cette fameuse *zakerie*, ils avaient longuement débattu sur le fait que l'humain ne réfléchissait pas assez et prenait pour vrai tout ce qui semblait l'être.

Dans leurs conversations, les deux adolescents aiment parler au conditionnel. Ils se sont promis que, quand ils seraient plus âgés et qu'ils en auraient les moyens, ils voyageraient

tous les deux à Paris et monteraient sur la butte de Montmartre, entreraient dans le Sacré Cœur, puis mangeraient des macarons sur les marches de la basilique, avec de jolies Parisiennes à leurs côtés. Ils ont découvert la butte de Montmartre lorsqu'un soldat du camp -l'admirateur de Satie- leur avait montré un film français nommé *Les 400 coups*.

Armin passe paisiblement sa journée de repos, en jouant avec sa sœur, en aidant ses parents, et en faisant divers préparatifs pour les jours à venir. Le lendemain, il rejoint Zaki à la fontaine. Les deux garçons vont à l'épicerie du village chercher deux sacs de céréales chacun, préalablement payés par les soldats français. Puis ils se mettent en route, livrent les sacs, reçoivent leur paiement ainsi qu'une ration de nourriture, et reviennent au village. La fin de la journée est habituelle, et les jours suivants se déroulent de la même façon, sans encombre.

Seulement, quelques jours plus tard, quand les deux garçons reviennent au village après une dure journée de travail, une surprise les attend.

Après avoir salué Zaki, Armin rentre allégrement chez lui. Sa mère se précipite sur lui et l'enlace comme si elle ne l'avait pas vu depuis plusieurs mois. En lui caressant le dos, elle murmure son nom. Armin remarque que sa mère tremble de tout son corps. Sahar se redresse alors, se plante devant son fils et lui agrippe ses épaules :

« Armin... Ils... Ils sont venus... Ils te cherchaient, ils ont... frappé Parvin... Ils sont partis mais je... ne savais pas si je te reverrais un jour...

— Tout va bien, maman, je suis là. De qui parles-tu ? La voix d'Armin se veut rassurante, mais il ne peut s'empêcher de laisser percer un filet de tension.

— Les talibans sont passés ce matin, à l'aube, peu après ton départ. Parvin se préparait pour l'école pendant que ton père et moi dormions encore. Elle a entendu frapper à la porte, a ouvert et ces barbares l'ont frappée à la tête et sont entrés dans la maison. J'avais été réveillée par le raffut, je me suis dirigée vers la porte d'entrée et me suis retrouvée face à deux hommes, Parvin par terre contre le mur de l'entrée. Avant d'avoir pu faire quoi que ce soit pour aider Parvin, les deux talibans m'ont demandée où tu étais, et j'ai dit que tu étais parti travailler. Un des deux hommes est allé vérifier, l'autre m'a dit que si jamais tu continuais à travailler pour ces « porcs » de soldats français, tu finirais comme doit finir un « traître envers son pays ». Quand l'autre homme est revenu, confirmant que tu n'étais pas ici, ils sont partis en me crachant sur les pieds, en m'insultant, en me traitant de « chienne ». La mère de Zaki est venue me voir ; ils sont aussi passés chez elle.

— C'est affreux... Parvin va bien ?

— Elle n'est pas allée à l'école, je me suis occupée d'elle toute la journée. Elle n'a pas de blessures ouvertes, simplement une énorme bosse au front. Elle a eu la migraine toute la

matinée, elle a beaucoup pleuré, puis a dormi, et elle semble maintenant plus apaisée. Armin, il faut que j'aïlle préparer le diner, il est tard. On en reparle à table avec ton père. »

Alors que sa mère prépare le diner, Armin va voir Parvin. Elle est assise sur son matelas, dos contre mur, et a un hématome très visible sur le côté gauche du front, qui est légèrement caché sous de noires mèches rebelles. Comme à son habitude, Parvin tresse un objet, qui s'apparente à un panier. Armin la salue en lui demandant comment elle se sent et elle lui répond d'un air assez enjoué. L'adolescent est encore trop choqué pour revenir sur l'incident avec sa petite sœur qu'il aime tant. Il se sent tellement impuissant. S'il avait été là, il aurait défendu corps et âme Parvin. Armin n'admet pas que l'on puisse meurtrir son innocente sœur pour le punir lui. Cet acte commis par les talibans lui rappelle cette réplique de son film préféré : *Je vous prévient : je vais être injuste. Si le coupable ne se dénonce pas, c'est le voisin qui prendra.* Il parle quelques minutes avec sa sœur, puis Sahar appelle à table.

Ce soir, la famille mange du bolani avec un peu de yaourt. Le bolani est un pain plat cuit au four, typique du pays d'Armin. Sa mère cuisine à merveille le bolani, et arrive toujours à créer un pain excellent, avec une croûte parfaitement croustillante, et un intérieur si moelleux. Sahar l'a aujourd'hui farci avec des pommes de terre et du cumin, garniture préférée de sa fille.

Pendant le repas, Armin déclare qu'il souhaite continuer de travailler pour les soldats français. Sa mère le regarde d'un air effrayé. Son père lui demande la raison de cette décision déraisonnable. L'adolescent explique qu'arrêter de travailler serait arrêter de lutter contre l'oppression des talibans, ce qui reviendrait presque à pactiser avec eux. Armin regarde alors tour à tour ses parents, esquisse un léger sourire, et, presque sur le ton de la confiance, ajoute : « Aussi, ce travail représente un plus non négligeable pour la famille. » En effet, le travail d'Armin rapporte plus d'argent que celui de ses parents. « Alors, reprend le jeune homme, une petite menace, qu'est-ce que ça représente, sincèrement ? » Ce qu'il ne dit pas à sa famille, c'est que, certes, il veut avant tout continuer ce travail pour lutter contre l'oppression de son pays et pour aider sa famille, mais il veut aussi le continuer pour lui-même. Pour, tous les jours sauf ceux de repos, bavarder et rigoler avec Zaki sur le sentier de la montagne. Son père, sans même regarder Sahar, prend la parole : « Mon fils, j'accepte que tu continues de livrer ces céréales aux soldats français. » En entendant ces mots, la mère d'Armin est horrifiée : « Mais à une condition, reprend son mari. Tu peux continuer si et seulement si Zaki a lui aussi l'autorisation de continuer à livrer à tes côtés. Tu iras le lui demander demain. » Après cette courte discussion, la famille se met à savourer le bolani. Parvin, comme à son habitude, monopolise la parole pour décrire, non pas sa journée cette fois-ci, mais ses amies d'école. Sa petite sœur en a déjà parlé maintes fois, ainsi Armin ne juge pas vital de l'écouter, et préfère rester plongé dans ses pensées, occupées toutes entières par la menace de mort des talibans. Car, malgré ses grands airs lorsqu'il parle de cette « petite menace », Armin, au fond de lui, est terrifié.

Le lendemain matin, Zaki est bien assis sur la fontaine. Il sifflote en patientant. Lorsqu'Armin arrive, les deux garçons sont très heureux de se retrouver, et se racontent leurs soirées mouvementées du jour précédent : *Ah, j'en ai connu, des crétins*, s'écrie Zaki en parlant des talibans. *Mais au moins ils étaient discrets. Ils se cachaient, ils restaient dans leur coin*. Les deux garçons aiment beaucoup incorporer des répliques de film dans leurs phrases, même quand elles ne sont pas forcément opportunes.

Dans leurs vies légèrement monotones, ils ne peuvent s'empêcher de vivre la menace des talibans comme une aventure excitante. Ils se sentent investis d'une mission désormais. Armin et Zaki vont ensuite chercher les sacs en toile de céréales, et la journée reprend, semblable à la précédente et à toutes celles d'avant. Seulement, ce que les deux fiers garçons n'osent pas s'avouer : ils ont un poids en plus qui pèse sur leurs épaules.

La journée se déroule à merveille, comme celles qui suivent. Jusqu'au jour, environ trois semaines après l'incident, où Armin tombe très malade.

Sa fièvre le contraint à rester au lit, et sa mère lui amène de temps en temps des médicaments et du lait. Zaki passe tous les deux jours, lui porte à chaque fois quelques dates, fruits sucrés qu'il affectionne tant, ainsi que des anecdotes qui les font rire. Il ne peut jamais rester longtemps avec Armin, car Sahar vient toujours, au bout de plusieurs minutes, lui dire qu'Armin doit se reposer. Le reste du temps, Armin dort et est parfois pris de rêves de fièvre. Il ne mange pas beaucoup, la maladie lui coupe l'appétit.

Dix jours plus tard, sa fièvre a beaucoup baissé. Armin s'est levé tôt ce jour-là, car il a l'intention de reprendre le travail, avec Zaki. Celui-ci n'est pas venu le voir depuis deux jours maintenant, Armin est impatient à l'idée de retrouver son ami. Il se prépare, prend un petit-déjeuner consistant, composé de deux œufs, de thé et de lait. Personne, dans la maison, n'est encore levé. Il fait le moins de bruit possible en sortant, mais la porte claque à cause d'une soudaine rafale de vent. Le sourire aux lèvres, Armin arrive devant la fontaine. Zaki n'y est pas encore. Armin s'assied sur le bord de la fontaine et contemple plusieurs minutes durant l'eau coulant le long de la pierre. Au bout d'une quinzaine de minutes, le jeune adolescent se lève et décide d'aller voir l'épicier censé lui donner les sacs de céréales. En effet, Zaki ne sait pas qu'Armin est rétabli : pourquoi attendrait-il donc à la fontaine ? Lorsqu'Armin demande à l'épicier si son ami est passé le matin même récupérer les sacs, l'homme lui répond que, étonnamment, Zaki n'est pas passé. Pourtant, les jours précédents, il venait toujours récupérer les sacs à l'aube. Armin ne s'inquiète pas excessivement pour autant : ne pas se réveiller à temps, cela arrive à tout le monde, se rassure-t-il. Il remercie l'épicier, puis se rend à la maison de son ami.

Avant de frapper à la porte de la demeure de son ami, Armin lève les yeux au ciel. « Si Zaki est dans cette maison, je lirai tous les soirs deux histoires à Parvin pour qu'elle

s'endorme », pense-t-il. Armin prend une grande inspiration et frappe deux coups retentissants. La mère de Zaki ouvre la porte, les yeux humides emplis d'espoirs. Quand elle voit Armin, ses yeux d'eau claire s'obscurcissent. La vieille femme lui demande, d'une voix obstruée par la crainte, où est son fils. Le monde d'Armin s'écroule alors. Désillusion. Armin se sent trembler. Il lui répond qu'il venait justement chez son ami pour le trouver. La mère de Zaki sent la tension monter d'un seul coup en elle. Elle ne peut pas s'empêcher de sangloter en disant au meilleur ami de son fils qu'il n'est pas venu dormir le soir précédent. Elle le supplie alors d'aller au camp militaire français, voir si son enfant y est resté dormir pour une raison ou une autre. Elle l'espère tant. Armin a peu d'espoirs. Mais, bien sûr, il part en courant vers le chemin menant au camp français.

Il essaie de courir sur le sentier abrupt, mais celui-ci ne le permet pas : il est bien trop étroit, bien trop caillouteux. L'adolescent se met donc à marcher à en perdre haleine. Durant toute la marche, Armin broie du noir. Il ne peut s'empêcher de visualiser Zaki dans une tente, torturé par des talibans aux sinistres habits noirs. Il ne peut s'empêcher de se voir parcourir tous les jours ce sentier, un sac de céréales sur chaque épaule, sans Zaki à ses côtés. Seul. Armin pense à son ami, à tous les moments mémorables qu'ils ont passés à deux. Au dernier mot qu'il lui a dit, à leur dernière dispute, au dernier cadeau offert à Zaki. C'était le bracelet rouge tressé de Parvin.

Quand Armin arrive au camp, tout semble paisible : certains oiseaux chantent, certains hommes jouent aux cartes. Le jeune afghan court voir le général, qu'il trouve en train d'écrire une lettre.

« — Bonjour mon général, je suis désolé de vous déranger. Je viens vous voir au sujet de Zaki. Il a disparu depuis hier matin, je me demandais s'il avait passé la nuit au camp.

— Bonjour... Armin. Le général avait hésité plusieurs secondes avant de se souvenir du prénom du jeune homme planté devant lui. Non, je n'ai pas vu ton ami depuis deux jours. Il lui est arrivé quelque chose ? À l'instant où le général prononce ces mots, le visage d'Armin se décompose. Si le général n'avait pas été là, Armin aurait frappé dans le mur, et crié du plus fort qu'il peut, en laissant échapper toutes les larmes de son corps. Mais le général est présent, face à Armin. L'adolescent essaie donc de garder un visage serein, inexpressif.

Armin lui expose donc la situation : la menace, sa maladie, et la soudaine absence de son ami. Durant toute son explication, Armin sent ses yeux se brouiller. Le général remarque bien vite la détresse du garçon. Il essaie donc de le rassurer, du mieux qu'il peut, sans être lui-même convaincu de ses propres paroles.

— Armin, ta peur est légitime. Mais, tu sais, je suis sûr que nous allons retrouver ton ami. Nous allons tout faire pour. Rentre chez toi, et reste là jusqu'à ce que l'on retrouve Zaki. Tu habites bien à Kharij Dara ?

Armin acquiesce, sans savoir que dire d'autre.

— Bien. Si nous avons des nouvelles, nous passerons te les dire. Fais attention à toi, et prends ça pour les prochains jours. »

L'homme lui glisse un billet de dix dollars dans la main. L'adolescent n'a jamais eu en ses mains un si gros billet. Armin le remercie et, confus, détourne les talons. Le billet à la main, il marche vers la sortie du camp. L'adolescent ne sait plus quoi penser. Il rêve de montrer ce billet de dix dollars à son ami. D'ailleurs, c'est décidé, il le lui offrira. Armin est assoiffé. La gorge sèche, l'adolescent avance sur le sentier. Il trébuche plusieurs fois sur des roches et manque de tomber. Pendant qu'Armin progresse la mort dans l'âme vers son village, le général convoque trois hommes dans sa tente. Le chef militaire se sent quelque peu responsable, il éprouve de la pitié pour le gosse affolé qui vient de passer. Il a lui-même perdu son meilleur ami des années auparavant, lors de l'opération Manta, dans le cadre du conflit tchado-lybien. Il le revoit s'effondrer dans le sable, une balle dans la poitrine. Il repense tous les jours à son ami, aux bruits d'obus *éclatant sur le front de l'armée, beaux obus semblables aux mimosas en fleurs*. Mais les mimosas sont bien loin à présent...

Les trois hommes arrivent dans la tente, saluent militairement leur supérieur hiérarchique. Le général expose la situation : un garçon du village voisin Kharij Dara, qui vient tous les jours apporter des sacs de céréales dans le camp, lui a rapporté la disparition de son compagnon de quinze ans. Le général imagine que le garçon a été capturé, voire tué, par les talibans. Néanmoins, le chef éprouve de l'empathie vis-à-vis du gosse. Il refuse de l'abandonner à son sort et donne donc des ordres aux soldats : ils vont patrouiller autant que nécessaire, et faire des recherches sur les camps de talibans à proximité en essayant de glaner des informations via un homme qui leur doit un service. Ils doivent partir sur le champ. Leur supérieur ajoute quelques informations nécessaires, dont la description du garçon, puis congédie les trois hommes.

Armin est allongé sur son matelas. Ses pieds déchaussés dépassent du lit. Il ferme ses yeux inondés de chagrin. Sa tête lui tourne, et il ne peut penser à autre chose que Zaki. Il est omniprésent dans son esprit depuis le matin. En revenant du camp français, il avait parlé à la mère de son meilleur ami, et elle avait fondu en larmes devant lui. Malgré les dires du général, il n'a presque plus d'espoir.

Ses parents sont aux champs et Parvin travaille à l'école. L'adolescent n'a donc parlé à personne depuis qu'il a quitté la mère de Zaki. De toutes façons, il n'en ressent absolument pas l'envie. Il veut rester seul, s'allonger et faire le vide. Armin n'arrive pas à respirer normalement. Il est obligé de prendre de grandes inspirations tremblantes de larmes. Il n'a pas arrêté de trembler depuis qu'il a parlé au général. Il a tant pleuré qu'il en est harassé de fatigue. Bien que submergé par la détresse, il sombre dans un profond sommeil.

Une semaine plus tard, personne dans le village ne sait où est Zaki. Armin est tel un cadavre vivant. Il mange peu, reste dans son lit toute la journée à regarder le plafond. Quand elle avait appris la disparition de Zaki, Sahar avait longuement discuté avec son fils de sa

souffrance. Elle lui avait conseillé de se reposer quelques jours pour se remettre de ses émotions et essayer de combler, ne serait-ce que partiellement, le trou béant de souffrance qu'Armin avait en lui. Ensuite, quand il serait rétabli, il irait travailler dans les champs aux côtés de ses parents.

Mais, une semaine plus tard, Armin n'est ni rétabli ni sur le point de l'être. Au contraire, son état empire de jour en jour.

Tandis qu'Armin dépérit dans sa chambre, un soldat de belle carrure se présente à l'entrée du village, au milieu de l'après-midi. Il ressemble à un étranger. Il demande à la première personne qu'il croise où se trouve la maison du jeune Armin. L'habitant lui indique une maison au toit pâle, de l'autre côté du village, à droite. L'homme marche jusqu'à cette maison, et frappe à la porte. C'est Armin qui ouvre. Il a beaucoup maigri et a des cernes marqués. Quand il voit le général, il se concentre pour ne pas fondre en larme.

« — Bonjour Armin. J'espère que je ne te dérange pas, dit le général en prenant un air grave. S'il te plaît, va me chercher tes parents. Ils sont près d'ici ?

— Bonjour mon général. Oui, mes parents sont aux champs, à quelques minutes de marche. Vous... vous avez des nouvelles de Zaki ?

— Armin, va me chercher tes parents. »

Le ton employé par le général se voulait moins dur. En même temps, un ton trop doux aurait été symbole de bonne nouvelle, ce qui n'était pas d'actualité. Le général attend l'adolescent sur le pas de la porte. L'homme a la manie de se lisser la moustache quand il est taraudé. Il redoute le moment de l'annonce. Il redoute de devoir donner, à Armin et ses parents, la lettre et l'objet qui se trouvent dans la poche gauche de son long manteau de haut-gradé.

Le général continue de se lisser la moustache. Cela fait plusieurs minutes que le jeune garçon est parti. Il a réfléchi durant tout le chemin, du camp au village, à la manière dont il annoncerait les choses au garçon et à ses parents. Il n'a toujours pas décidé.

Armin arrive bientôt chez lui, accompagné de ses parents. Il est anxieux. Ses deux parents lui posent des questions sur le général, auxquelles Armin répond du mieux qu'il peut. L'adolescent ne comprend pas pourquoi le général a demandé à ce qu'il aille chercher ses parents. Armin sent que c'est signe de mauvais augure. Enfin, il ne sait pas exactement. Cela fait plusieurs jours qu'il est dans l'incompréhension du monde qui l'entoure.

Lorsqu'ils arrivent devant le général, celui-ci se présente, et les parents du garçon en font autant. Ses parents invitent le général à entrer, et, pendant que Sahar prépare un thé, les deux hommes parlent un peu, Armin en retrait. L'adolescent apprend alors que le général a une fille de cinq ans, en France, et qu'il s'est séparé de sa femme trois ans auparavant. Armin n'écoute pas la fin de la conversation : ses pensées sont plutôt à Zaki. Lorsque Sahar apporte le thé, le général la remercie, se lisser la moustache, puis commence à parler : « Ce matin, les trois soldats à qui j'avais assigné la mission de retrouver l'ami de votre fils sont venus me trouver au camp. Ils m'ont expliqué qu'ils avaient, les premiers jours, ratissé tout l'espace autour du

sentier, sans trouver Zaki. Ils avaient alors décidé d'élargir le périmètre. Ce matin, ils ont commencé à regarder le long de la route qui se dirige au Nord, située dans la vallée, à proximité du village. Et... Ils ont trouvé son corps. Ils l'ont ramené au camp. Je suis désolé. »

En entendant ces mots, l'émotion submerge Armin. Une forme de tristesse intense, de peur de la future vie sans le soutien de son ami. Et une forme de colère. Une colère égoïste. Il en veut à Zaki de l'abandonner de cette manière, sans un mot d'adieu. Aussi, une colère contre lui-même. Il s'en veut terriblement d'avoir été malade. S'il ne l'avait pas été, Zaki aurait sans doute encore été de ce monde. Autre option qu'Armin ne considère pas : les deux garçons auraient aussi pu mourir tous les deux, torturés par les talibans. Deux pour le prix d'un... Etouffé au milieu de ce désordre d'émotions émerge un certain soulagement. Celui de connaître enfin le sort de Zaki. Il ne se tourmentera plus à essayer de deviner si son ami est vivant ou mort, aux mains des talibans ou aux mains de la liberté.

Cependant, Armin n'est absolument pas dans le déni. Au bout de quelques minutes, il arrive pleinement à assimiler que la *petite grande âme* de Zaki s'est envolée. Et il en est dévasté.

Le militaire s'adresse alors à Armin et lui donne un joli bracelet rouge : celui de Zaki. Il indique à Armin qu'il s'agit du seul bracelet que portait Zaki. Armin le sait bien.

Les parents d'Armin posent quelques questions au général, qui leur tend par la suite une lettre. Il déclare l'avoir trouvée dans la poche du pantalon de Zaki. Après avoir relégué le bout de papier aux parents de l'adolescent, le général doit partir : il est supposé être rentré au camp deux heures plus tard, pour s'occuper d'une mission militaire. L'homme adresse ses condoléances aux trois afghans, leur souhaite bon courage, puis part en fermant délicatement la porte. Au départ du général, Sahar ouvre le mot. Armin, sans lire le contenu de la lettre, voit le visage de ses parents se décomposer.

Le lendemain, Armin se réveille alors que la rosée n'a pas encore effleuré les herbes naissantes. Comme à son habitude, il grimpe sur la *montagne du Ghorkhur*, et s'assoit sur un rocher poussiéreux. C'est certainement la dernière fois que je monte sur cette montagne, pense-t-il avec regrets. Il se met alors à penser aux bouleversants événements du soir dernier, en particulier au contenu de cette lettre. Et les décisions qui ont suivies : Armin doit avoir quitté le village d'ici le matin suivant. Or il n'a aucune famille autre part.

La soirée dernière, lorsque ses parents avaient fini de lire la lettre, ils la lui avaient passée en silence. Il s'agissait d'un écrit des talibans adressé à Armin, affirmant qu'il serait exécuté de la même manière que son ami, dans les plus brefs délais.

Quand Parvin était rentrée de l'école et qu'elle avait appris le drame, ça avait été l'explosion de pleurs. Ils avaient discuté à quatre, Parvin un peu en retrait, de ce que l'adolescent ferait. Ils avaient conclu qu'Armin irait en France pour se mettre en sécurité, et partirait de son village le plus tôt possible. Son père avait un ami qui connaissait un passeur basé à Kaboul. Ils avaient parlé de bien d'autres détails qui avaient affolé Armin.

Assis sur le rocher, l'adolescent sait que la journée va être dure : il va la passer à rassembler ses affaires, ses papiers, à donner ses adieux et à pleurer sa vie révolue. Armin a réglé, la soirée dernière, le problème du voyage : son père a prévu de l'accompagner en bus à Kaboul, de le présenter au passeur et le payer, puis de laisser son fils avec cet homme, ce presque inconnu.

Tandis qu'il dévale la *montagne du Ghorkhur* pour rejoindre sa maison, Armin se répète en boucle une même phrase qui était inscrite dans le hall de son école primaire, et qui l'avait marqué : *Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, je partirai.*

★★★

Deux ans plus tard...

« Nouveau drame en Méditerranée. L'ONG SOS Méditerranée a indiqué, mardi dernier, avoir repéré au large de l'Italie plusieurs corps près d'un bateau pneumatique retourné qui avait été signalé en détresse avec environ 60 personnes à bord. Aucun survivant n'a été retrouvé lors des opérations de recherche menées par le navire affrété par l'ONG. Selon la responsable de... » Adèle coupe sec la radio. Elle s'approche par derrière de son copain et lui caresse le dos.

Adèle sait que ce genre d'informations le fait replonger dans des abysses pleins de souvenirs sombres. Il lui a raconté son enfance, le bonheur et l'innocence passés. Elle l'a rencontré l'année précédente, et, aussi cliché que ça puisse sonner, elle l'a sauvé autant qu'il l'a sauvée. Adèle sortait d'une rupture difficile, et son grand-père et ses doux yeux brillants venaient de s'envoler, sa vie brutalement arrachée par le cancer.

Avant qu'ils aient fait connaissance, l'année précédente, le jeune afghan passait tout son temps libre dans la bibliothèque de la Cité des Sciences, où travaillait Adèle. Le jeune afghan avait su, par un ami rencontré à la porte de Pantin, que les bibliothèques étaient de merveilleux endroits ouverts aux migrants, où ils pouvaient passer tout leur temps et rester au chaud. En particulier, la bibliothèque de la Villette, qui offrait des cours de français et d'informatique aux migrants. Adèle était la responsable des cours de français le mardi et le jeudi. À force de donner de cours de français à Armin, ils avaient fait connaissance et appris à se connaître. Elle lui avait transmis sa passion pour la littérature.

Elle a donc beaucoup aidé le jeune homme, qui apprend depuis un an maintenant le français. C'est surtout grâce aux livres qu'il parle la langue de Molière presque à la perfection. Les romans classiques étant ses seules lectures, il parle comme un écrivain du siècle des lumières ! Adèle trouve que le mélange entre le vocabulaire choisi d'Armin et son accent afghan est amusant et délectable à entendre. Il passe tout son temps à lire des livres en français, et certains en dari, sa langue natale. Son rêve est de devenir bibliothécaire, ou libraire. Avec les livres, il découvre un nouvel univers. Il s'échappe, il met de côté son histoire. Quand Adèle le regarde lire, elle sent qu'il savoure des yeux chaque syllabe de ce langage si nouveau pour lui. Il note dans un petit carnet les phrases florissantes, bourgeonnantes, celles

qui sonnent en son oreille comme des caresses vivifiantes. Tous les soirs, il relit les phrases notées pendant la journée, puis ouvre un nouveau livre ou termine celui de la veille. Il y a un mois de cela, il avait découvert dans un livre l'adjectif *primesautier*. Depuis lors, le jeune homme l'utilise sans cesse, même lorsqu'il est hors de propos.

Voici un an que dure leur relation : Adèle remarque qu'Armin a beaucoup changé. Il est beaucoup plus posé et se confie plus facilement. Il n'a jamais été du genre à se plaindre. Mais, avec le temps, les langues se délient. Elle adore le découvrir de jour en jour.

Lorsque Adèle coupe la radio, Armin lui dit, d'une voix chargée d'émotions, qu'il aime bien écouter ce genre d'informations. Adèle ne lui répond pas. Elle sait qu'Armin culpabilise d'être heureux, dans cet appartement parisien, alors qu'il a laissé ses parents, sa sœur, les parents de son ami, sa maison, ses montagnes, son combat dans son pays natal. Armin, donne des nouvelles à ses parents régulièrement. Les deux jeunes adultes rêvent de faire un jour le voyage en Afghanistan. Armin n'a pas vu ses parents depuis plus de deux ans, et Parvin, qui a maintenant huit ans...

Ils sont tous deux dans la cuisine. Adèle est adossée au mur proche de la radio et regarde Armin préparer le petit-déjeuner.

« — Addie ? Tu veux combien d'œufs ? »

— J'en veux bien deux. Brouillés, ce serait top. »

À chaque fois que Armin tente de cuire un œuf à la coque, il en sort un œuf dur. Avec un jaune pâteux qui colle au palais, une odeur peu attirante et une couleur virant vers les gris. Adèle, qui en a déjà fait l'expérience, lui demande depuis des œufs brouillés.

« Tu veux qu'on aille se promener quelque part, après ? »

— Tu sais, aujourd'hui, ça aurait dû être son anniversaire. J'aimerais me promener dans le vieux quartier de Montmartre, monter jusqu'à la basilique du Sacré Cœur, en souvenir d'autrefois. »

Quand Armin évoque son ami afghan, cela passe toujours par un contournement du prénom du jeune homme. Prononcer ce nom est extrêmement compliqué pour Armin, ce que conçoit Adèle. Néanmoins, elle ne comprend pas en quoi pénétrer dans la basilique du Sacré Cœur serait une commémoration de Zaki. Certes, il s'agit d'une église sublime, mais Armin n'est pas chrétien. La jeune femme répond que c'est une excellente idée. En métro, Montmartre est proche de leur appartement. Ils habitent dans le huitième arrondissement, à proximité du Parc Monceau, dans une charmante impasse. L'appartement est superbe. C'est celui des parents de la jeune fille, qui sont partis en vacances pour quelques jours.

Une heure plus tard, les deux jeunes gens sont devant le Sacré Cœur. Armin serre de sa main gauche celle d'Adèle. Lorsqu'ils entrent dans la basilique, le jeune afghan regarde autour de lui et lève les yeux, émerveillé. Il n'est que très rarement entré dans une église, et les vitraux de toutes les couleurs le fascinent. La hauteur de l'imposant monument le met

légèrement mal à l'aise. Après avoir fait le tour de l'église, ils ressortent. Il fait frais dehors, le ciel est gris. Quelques artistes peignent Paris du haut de la Butte. D'autres personnes font du yoga, de la gymnastique, et d'autres encore discutent, assises sur les marches. Adèle connaît bien l'endroit, mais laisse son petit ami la guider. Ils marchent quelques pas sur les pavés humides, main dans la main. Puis Armin se dirige vers une grille en fer, sur le parvis du Sacré Cœur. De cette grille, les deux jeunes adultes peuvent apercevoir l'horizon : Paris, et bien plus loin encore. La tour Eiffel est fièrement dressée au milieu d'une étendue d'immeubles haussmanniens. Et la multitude des toits gris accrochés aux pierres jaune-rosé composent un tableau bien éloigné des paysages du pays perdu d'Armin.

Devant cette grille, Armin lâche la main d'Adèle. Il lève les yeux au ciel, et murmure une prière en sa langue natale. Puis il retrousse la manche droite et délie de son poignet un modeste bracelet tissé de fils rouges. Armin le dispose dans sa paume quelques secondes, le regarde, et le noue à la barrière. Délicatement, méticuleusement. Une fois ce rituel terminé, Armin reprend la main de son amie en souriant, confiant. Les deux jeunes amoureux se retrouvent dans leurs regards, et leur conversation reprend, vive et enthousiaste. Adèle, subitement prise d'un élan d'excitation, descend en courant les marches de la basilique, mettant le jeune homme au défi de la rattraper. Armin s'élance en riant derrière elle, une silhouette de l'ombre flottant à ses côtés.

Pour FLEURUS EDITION - Concours Clara 2021 -

De Romane Rabatel (14 ans)

Adresse :

Via Fetonte 12
20151 Milan
ITALIE

Adresses électroniques :

romane.rabatel@lyceestendhal.it

Téléphone : +39 339 762 7904

Course d'obstacle

Romane Rabatel

— C'est parfait ça Luna, mets-toi plus en avant sur l'encolure de Saskia pour avoir plus d'équilibre. Voilà ! Comme je disais tout à l'heure, cette séance d'équithérapie va te servir à prendre conscience de ton corps. Maintenant, détends-toi... Je sais que cette position est très inhabituelle pour toi, puisque tu es allongée sur son dos et son encolure. Alors que d'habitude tu es assise sur ta selle, mais cela te permet de faire de nouveaux mouvements. Cela améliore donc ta motricité, lance Julie, la thérapeute de Luna lui donnant toutes ces explications d'une voix douce et claire.

— Te sens-tu détendue dans cette position Luna ? reprend Julie.

— Cette position est étrange et agréable à la fois, je suis tout à fait détendue ! répond Luna.

— Le but maintenant, est que tu te concentres sur la communication non verbale avec Saskia. Très bien ! On va rester dans cette position pendant sept ou huit minutes environ puis on fera un autre exercice.

ù*

Julie a un visage angélique avec des lèvres pulpeuses et des joues rosies. Elle a des yeux verts en amande. Elle est très jolie et porte des cheveux roux coupés en un carré plongeant très charmant. Elle est de petite taille et plutôt menue. Son style vestimentaire est assez extravagant, elle est vêtue d'une combinaison tricolore trop grande pour elle, et d'un t-shirt rose fluo en dessous. Heureusement elle porte un vernis qui va avec son t-shirt. Tout ceci accompagné de bottes d'équitation !

— Alors, doucement tu vas descendre de la jument et on va la laisser dans la carrière toute seule le temps d'aller chercher les brosses dans la sellerie, propose Julie.

En revenant dans la carrière, Luna se rend compte que Saskia est une très belle jument. C'est une jument Arabe dont la robe est Alezane. Saskia fait environ un mètre quarante au garrot. Elle est très affectueuse et intelligente. Luna la reconnaît désormais facilement grâce à une tâche blanche qui se trouve sur son chanfrein. Elle trouve que cette tâche ressemble à la Corse et elle aime bien ça.

La séance d'équithérapie se termine sur un exercice consistant pour Luna à prendre contact avec le cheval en le brossant et en prenant soin de lui.

Trois mois plus tôt

“Plus grand est l'obstacle, et plus grande est la gloire de le surmonter.”

Molière

— Luna à toi !

Luna regarde son entraîneur qui vient de lui donner le feu vert et elle s'élance avec Astrée sur le parcours. Elle connaît bien ce parcours-là, il comporte quatre obstacles en tout, notamment deux verticaux doubles puis un mur pour finir un croisillon. Luna met Astrée au galop dès le premier virage du manège.

Luna a des cheveux longs, bruns et ondulés. Ses yeux sont bruns mais parsemés de quelques taches vertes. Elle a des lèvres fines et un petit nez. Ses joues sont rebondies et deviennent rapidement rouges piments quand Luna a une émotion. Luna est de taille plutôt grande. Elle est fine et musclée tout comme sa jument. Astrée est une très belle jument Appaloosa. Astrée a une robe blanche tachetée de noir. D'ailleurs elle a une tache de la forme d'un astre sur son naseau, d'où vient son nom. Sa crinière est d'un blanc pur sans tache. Astrée est une grande jument, elle fait un mètre soixante et onze au garrot. Elle a six ans et Luna en a quinze.

L'entraîneur de Luna, Evan, est en tenue d'équitation. Comme d'habitude, Luna trouve que cela lui va à merveille. Il est très charismatique et a beaucoup d'humour. C'est un excellent entraîneur. Evan est marié depuis peu et sa femme est enceinte, leur enfant sera magnifique de l'intérieur comme de l'extérieur !

Luna et Astrée enchaînent les deux verticaux sans faute et continuent avec une excellente foulée pour passer le mur. Luna compte dans sa tête le nombre de foulées avant l'obstacle et...hop. Elle a bien réussi à mettre Astrée en confiance car elle redoute les murs et pourtant l'a parfaitement sauté ! Il ne reste plus que le croisillon. Elle fait de même qu'avec les autres obstacles et compte les foulées avant le croisillon.

— Et c'est un sans faute pour Luna et Astrée ! la félicite son entraîneur.

— Merci beaucoup !

— Petite remarque tout de même, excuse-moi, mais fais toujours attention à la position de tes doigts sur tes rênes.

— Je vais tâcher de m'en souvenir pour demain.

— A part ça, si tu fais la même chose demain durant le concours, c'est sûr que tu vas gagner !

— J'espère tellement que je vais gagner Evan, se confie Luna.

Luna sent que son stress pour le lendemain se répercute sur Astrée. Elle s'occupe d'elle comme n'importe quel autre soir : Astrée se détend, Luna aussi. Vers dix-huit heures, Luna quitte le centre équestre avec un petit mal de ventre mais elle met ça sur le compte du stress du concours du lendemain qui est un enjeu énorme car si elle gagne elle accédera à l'équipe junior d'équitation de France ! C'est son rêve le plus cher et elle est à deux doigts de le réaliser !

Sur le chemin pour rentrer chez elle, Luna se sent de plus en plus mal. Elle marche presque pliée en deux. Quand elle arrive devant chez elle, Luna est au plus mal et s'évanouit...

Elle se réveille très peu de temps après et rentre dans sa maison, isolée, en pleine campagne. Luna va se coucher dans son lit en espérant se réveiller dans trente minutes en pleine forme. Malheureusement, ce n'est pas le cas et elle ne se sent même pas de se lever. Lorsque sa mère rentre du travail elle va la voir dans sa chambre et lui demande si tout va bien. Luna lui répond qu'elle va bien et qu'elle est juste anxieuse pour demain. Seulement quand sa mère l'appelle pour dîner Luna essaie tant bien que mal de se lever et de faire quelques pas mais s'écroulent sur le parquet au bout de trois pas à peine. Sa mère accourt voir ce qu'il s'est passé et voit sa fille allongée sur le sol. Elle essaie de toutes ses forces de la secouer et de la réveiller mais c'est sans succès, elle finit par appeler une ambulance !

Luna se réveille sur un lit d'hôpital et découvre sa mère et son père endormies à ses côtés. Son père se réveille et il vient lui faire un des plus long, délicat et doux des câlins.

— Papounet, pourquoi suis-je dans un lit d'hôpital ? demande Luna d'une voix inquiète.

— Je suis désolé ma chérie, répond son père d'une voix sanglotante.

— Désolé de quoi Papa, que se passe-t-il ?

— Hier tu t'es évanouie devant ta mère, alors elle a appelé une ambulance. Ils t'ont opérée d'urgence car ils ont découvert une tumeur au niveau du pancréas ma chérie, je suis désolé.

Luna n'avait jamais vu son père pleurer.

— Papa, est-ce que ça veut dire que je ne vais pas pouvoir concourir demain ?

— Je suis tellement désolée ma chérie, je sais à quel point c'est important pour toi. Luna, tu as un cancer... tu as le cancer du pancréas, sanglote-t-il.

— Ce n'est pas ta faute Papa, tu ne peux pas t'en vouloir ! J'aurais dû... j'aurais dû... j'aurais dû agir différemment, dit-elle tout bas. En revanche, papa, tu peux m'aider en m'accompagnant au concours demain, je t'en supplie, je ne peux pas louper ce concours c'est mon rêve depuis toute petite ! Vous ne pouvez pas me faire ça ! Je t'en supplie papa emmène moi ! dit-elle en pleurant et implorant son père.

— Non ma chérie, arrête de te faire du mal, s'il te plaît, essaie de te mettre à notre place, si nous t'emmenons tu risques de te blesser en tombant de ton cheval car tu seras trop faible, et puis tu ne gagnerais pas ma chérie, pas dans ton état, je suis tellement désolé ma chérie.

— Pourriez-vous me laisser seule un moment s'il vous plaît ? dit-elle en se tournant de l'autre côté de son lit pour ne plus les avoir dans son champ de vision.

— Oui ma chérie.

Il réveilla sa mère qui lui fit un gros câlin juste avant de sortir de la salle de réveil où elle se trouvait.

Luna verse une, puis deux, puis trois, puis quatre larmes et ainsi de suite jusqu'à en avoir les yeux déshydratés. Elle est effondrée, détruite, achevée.

Tout d'abord elle a échoué à réaliser son rêve mais en plus elle a un cancer ! C'est définitivement le pire jour de sa vie. La vie ne sert plus à rien si l'on ne peut pas faire ce que l'on aime et que l'on se sent mal en permanence...

— Bonjour Luna, je m'appelle Thomas, je suis le médecin qui s'occupera de vous durant la période où vous resterez dans cet hôpital. Voulez-vous que l'on se tutoie ?

— Pourquoi pas, surtout si je reste longtemps, en tout cas c'est gentil de demander, merci.

— Parfait, alors sais-tu ce que tu as ? Est-ce que tes parents te l'ont dit ?

— En effet, ils m'ont dit que j'avais le cancer du pancréas et qu'hier on m'a opéré d'urgence. On m'a retiré une tumeur.

— Effectivement tout ça est vrai, peut-être voudrais-tu plus d'informations sur ce qu'il va se passer ?

— J'apprécierai oui.

— Alors pour faire court ton cancer est un cancer plutôt rare qui je ne vais pas te le cacher encore facile de guérir. Pour te soigner tu prendras un traitement qui s'appelle la chimiothérapie. Je te préviens il y a beaucoup d'effets secondaires comme la nausée, les maux de tête, la perte de tes cheveux, etc. Tu commenceras ce traitement dès demain et nous ferons des analyses assez souvent pour s'assurer que le traitement marche sur toi en espérant que ce soit le cas alors tu seras en voie de guérison. En revanche, si cette chimiothérapie ne marche pas sur toi, nous essayerons d'autres traitements et ferons d'autres analyses et ce sera plus sur le long terme. Voilà, si tu as n'importe quelle question tu peux me les poser maintenant si tu veux.

— Je vous remercie pour ces explications et j'ai une question, est-ce que demain je pourrais aller voir ma jument et si le traitement marche dans combien de temps pourrais-je remonter à cheval ?

— Alors, pour ta première question, la réponse est non je suis désolé mais pas demain car tu es encore trop faible mais bientôt si la chimio marche. Pour ta deuxième question en revanche je me trouve dans l'incapacité de te répondre tant que je n'aurais pas les résultats de tes premières analyses.

— D'accord, merci Monsieur.

— Juste encore une petite info ce soir on va te mettre dans la chambre que tu occuperas durant ton séjour et tu verras ta colocataire est très gentille.

— Ah..., je n'étais pas au courant que j'allais avoir une colocataire, dit-elle soucieuse.

— Ne t'inquiète pas Luna, tu verras elle est adorable et a exactement ton âge, elle aussi a un cancer mais un cancer du larynx avec un traitement différent. Bref, je ne vais pas rentrer dans les détails mais je t'assure que vous vous entendrez bien, affirma-t-il.

— J'espère... dit Luna.

Luna allongée sur son lit, dans sa chambre d'hôpital, regarde le plafond blanc ocre. Elle tourne la tête à gauche et regarde par la fenêtre les feuilles des arbres tourbillonner par le vent, le ciel saupoudré de nuage ressemblant à de l'écume. C'était une très belle matinée.

— Coucou, as-tu bien dormi, ma coloc préférée ? demande Eloise.

— Plutôt bien pour ma première nuit dans un hôpital, j'imagine, et toi ?

— Excellamment bien, merci ! s'exclame Eloise

Luna a rencontré Eloise hier soir en "déménageant" dans sa chambre d'hôpital. Elle a commencé à ranger ses affaires dans la commode du lit le plus proche de la fenêtre. Elle est contente de pouvoir dormir dans ce lit car Luna a l'habitude de se réveiller et de voir en premier la nature vue de sa fenêtre même si elle est différente de la vue de sa chambre chez elle. Au moins elle se sentait un petit peu plus chez elle. Luna a donc fini de ranger ses affaires il lui manque plus que de coller quelques photos de ses amies, d'Astrée et de sa famille, quand Eloise, sa colocataire, apparaît dans la chambre, les bras remplis de dvd et de friandises !

A peine dans la chambre, Eloise lâche toutes ses affaires par terre et court les 5 mètres qui les séparent pour serrer Luna dans ses bras comme si elles se connaissaient depuis toujours. Cela lui fait si chaud au cœur ! Ensuite, Eloise propose à Luna de l'aider à coller ses photos au mur. Puis les deux jeunes femmes regardent un des dvd qu'elle a apporté tout en se régalant des friandises. Après le film, elles bavardent pendant plus d'une heure de tout et de rien. Eloise est vraiment très gentille et à l'écoute, Luna l'aime bien !

Aujourd'hui, Luna commence son traitement à neuf heures trente et appréhende un peu. Elle en a parlé à Eloïse et elle a dit qu'elle était dans le même état et même pire avant sa première séance mais que finalement ça c'était passé et puis que maintenant elle s'est habituée.

Vers neuf heures trente, Thomas entre dans la chambre et demande à Luna si elle est prête. Elle lui répond qu'il faut bien que oui, elle soupire, et tous deux descendent par les escaliers d'un couloir trop éclairé les menant dans la salle de chimiothérapie. Luna remarque qu'il y a déjà deux personnes qui n'ont pas l'air d'être en pleine forme... Elle s'avance soucieuse d'une chaise, entourée de tubes et d'instruments médicaux, libre.

*

En sortant de la chimiothérapie, Luna ne se sent pas très bien. Elle a la nausée. Heureusement, comme le traitement est très exigeant, elle a droit à quelques jours de repos avant d'avoir une deuxième séance. Elle espère que le traitement marchera parce que seulement une séance est éprouvante alors plusieurs mois, plusieurs années ! Elle ne pense pas pouvoir tenir autant de temps même si Eloïse avait dit que l'on s'y habitue rapidement.

Lorsque Luna rentre dans sa chambre, achevée par la chimio, espérant être seule et pouvoir juste dormir, elle voit sa mère assise sur son lit en train de regarder ses photos sur le mur. Sa mère ne la pas vue entrer, elle sursaute et cela leur déclenche un franc rire pendant un bon moment, ce qui remonte rapidement le moral d'elles deux !

— Bon, comment te sens-tu après cette première séance de chimio ?

— Ça va bien, et toi tout va bien à la maison ? dit-elle espérant que son mensonge et son faux sourire la rassurent.

— Tant mieux, tant mieux, à la maison ça va, rien de spécial à part que tu nous manques énormément ma chérie.

Sa mère et elle se regardent les yeux plein d'amour puis Luna lui raconte tout à propos d'Eloïse. Sa mère est vraiment contente que Luna aie une bonne amie à l'hôpital, pour éviter qu'elle se retrouve seule et qu'elle se sente abandonnée ce qui n'est évidemment pas le cas.

Cécile, sa mère, est notamment venue pour lui proposer de faire de l'équithérapie. Elle lui explique que l'équithérapie constitue un soin basé sur la relation avec le cheval. L'objectif est de créer une interaction entre l'animal et des personnes

souffrant de problèmes psychiques, physiques ou comportementaux. Et donc dans le cas de sa fille ce serait au niveau physique mais surtout pour lui remonter le moral qui est au plus bas. Ce serait notamment pour qu'elle voit le monde différemment car elle connaît très bien les chevaux. Mais depuis qu'elle a commencé la compétition, Luna a oublié le simple plaisir d'être proche des chevaux et c'est aussi ce que sa mère souhaite qu'elle retrouve. Luna aime l'idée surtout si cela lui permet de sortir de l'hôpital pour aller voir des chevaux. Elle demande à sa mère si elle peut parler avec Thomas pour lui demander de l'autoriser à aller voir Astrée qu'elle n'a pas vu depuis une semaine !

Cécile parle au médecin qui lui dit que ce serait possible qu'elle aille voir sa jument à son dernier jour "de repos" avant sa deuxième séance de chimio.

Sa mère l'annonce à sa fille et Luna sauta de joie !

Il fait nuit. Éloïse et Luna se couchent très tard parce qu'elles se sont improvisé une vraie soirée pyjama.

Luna parvient quand même à se lever à 9h pour être à la séance d'équithérapie qui démarre à 10h. Lorsque Luna commence à se préparer elle marche sur un doudou qui quand on lui appuie sur le ventre chante une courte chanson, ce qui réveille Eloïse. Alors que Luna avait tout fait pour qu'elle ne se réveille pas ! Mais Eloïse est contente d'avoir été réveillée car de cette manière elle peut accompagner Luna à sa première séance d'équithérapie, qui rend Luna un peu anxieuse. Elles vont donc prendre un rapide petit déjeuner ensemble puis remontent se brosser les dents dans la chambre. Il est bientôt 10h45. Luna, accompagnée de son amie, descend et se dirige vers le parking où sa mère est garée. Elle doit malheureusement lui dire au revoir sur le parking puisque Thomas est là et lance à Eloïse « ben dis donc cocotte je crois bien qu'il y a seulement Luna qui va faire une séance d'équithérapie non ? ».

Arrivée au centre équestre où va se passer la séance, Cécile et Luna descendent de la voiture et marchent en direction du secrétariat . Sa mère demande à la secrétaire où la séance va se dérouler et si sa fille a besoin de matériel spécifique. La secrétaire l'informe qu'il n'y a besoin de rien mis à part sa présence et que la séance se déroule dans la première carrière.

Elles se dirigent alors vers cette carrière. Luna en profite pour regarder les élèves qui s'entraînent. Luna commence à étudier les bons et mauvais gestes des élèves. Une fille n'a pas une bonne foulée car quand elle s'assoit sur la selle, l'épaule gauche de son cheval est en avant, elle avait mis du temps à comprendre pourquoi c'était mauvais de galoper ou de trotter ainsi. Un autre élève a des trop petits étriers et n'arrivent donc pas à passer les transitions, une autre à la fameuse mauvaise position des doigts sur les rênes.

Sa mère l'interrompt dans ses pensées en lui montrant Julie, la thérapeute, en train de s'approcher.

— Bonjour, je m'appelle Julie et je serais ta thérapeute durant toutes tes séances d'équithérapie.

— Bonjour, répond Luna.

— Puis-je rester pour la séance ? demande sa mère.

— Ce sera le choix de votre fille.

— C'est d'accord Maman, dit Luna souriante.

— Pour ta première séance, tu commenceras par essayer de faire la différence entre « performer » comme tu as l'habitude de faire en compétition et « ressentir », profiter des joies simples de la vie, de découvrir tes émotions etc.

— Ça me semble... intéressant et... agréable.

Cécile se dirige vers les sièges devant la carrière pour regarder le déroulement de la séance tandis que Luna et Julie se dirigent vers la carrière où une jument les attend patiemment.

— Voici Saskia, ce sera la jument avec laquelle tu travailleras au cours de ta thérapie, dit Julie.

— Elle est très belle, c'est une jument Arabe ?

— En effet, je te propose de commencer par des caresses toutes gentilles pour que vous fassiez connaissance.

Luna caresse délicatement Saskia et se colle contre elle pour lui faire un câlin, elle la caresse tout particulièrement sur son naseau et son chanfrein en lui parlant d'une voix douce.

— Parfait, maintenant tu peux monter à crue sur Saskia et la laisser te guider où elle veut dans la carrière, en tendant les bras de part et d'autre de son corps. Tu devras essayer de l'écouter et de ressentir son bien-être en te le transmettant .

Luna monte à crue sur Saskia et essaie de réussir l'exercice que Julie lui a demandé, sans prendre de plaisir, juste dans le but de réussir l'exercice. Julie l'arrête donc et lui explique que ce n'est pas ça qu'il faut chercher à faire mais plus à ressentir. Luna réessaie et y arrive un peu mieux sans pour autant vraiment ressentir, il lui faudra du temps.

À la fin, Luna commence à pleurer sans raison immédiate, elle pense à sa jument, Astrée qui lui manque terriblement ! Elle n'arrête pas de se dire : et si j' avais fait plus attention ? et si j'avais plus dormi, et si j'avais fait vraiment plus attention et si seulement je ne m'étais pas évanouie la veille du concours !! Un sentiment de trahison envers Astrée s'empare d'elle. La thérapeute la prend dans ses bras et la berce jusqu'à que Luna se sente mieux et aie tout évacué. Luna se confie à la thérapeute à propos du sentiment de trahison qui s'emparait d'elle. Julie lui expliqua qu'en aucun cas elle était en train de la trahir puisque c'était seulement pour la guérir et non pour monter Saskia et remplacer Astrée ! Luna demande si, demain, elle pourrait aller voir sa jument.

Le lendemain de la séance qui avait fait beaucoup de bien à Luna, est organisé à l'hôpital un rendez-vous avec le médecin pour avoir le résultat de ses analyses.

— Bonjour Luna, bonjour Madame, dit Thomas.

— Bonjour Thomas, répondent Luna et Cécile à l'unisson.

— Alors, après avoir bien étudié tes analyses Luna, nous pouvons dire que le traitement marche ! Cependant, il faut bien sûr continuer les efforts et la chimio car être en voie de guérison et être guéri sont deux choses différentes. En tout cas nous sommes sur la bonne voie !

Luna et sa mère se serrent dans leurs bras et remercient Thomas de tout leur cœur !

En tout début d'après-midi, Luna atteint enfin le box d'Astrée. Sur le sol de ce box si particulier se trouve de la paille toute propre. Cette paille ! Le box d'Astrée relâche des effluves agréables pour ceux et celles qui aiment cette odeur. Le box est fait de bois rugueux mais splendide avec ses couleurs marbrées. Astrée hennit comme si elle réfléchissait tout haut. Le box donne une vue sur les cavaliers qui s'entraînent dans le manège avec les montagnes un peu plus éloignées. Et dans le coin de droite se trouve sa mangeoire bien remplie. L'atmosphère y est calme et reposant.

— Coucou mon amour, je suis tellement heureuse et soulagée de te voir ! Je vais tout t'expliquer ne t'inquiète pas. Alors, nous n'avons pas concouru parce que la veille de la compétition on a découvert que j'avais une tumeur au niveau du pancréas que l'on m'a enlevé mais pour éviter qu'elle revienne car c'est très fréquent dans les cancers, je fais de la chimiothérapie et ce n'est pas très agréable mais ça marche. J'espère que je pourrais bientôt remonter à cheval et aller me balader avec toi et faire tout ce qu'on faisait ensemble avant. Je me sens trop nulle, j'aurais dû changer certaines de mes mauvaises habitudes ou je ne sais pas; mais faire quelque chose, ou juste pourquoi moi hein ? Pourquoi la maladie m'a-t-elle choisi ? Luna caresse Astrée comme à son habitude.

— De toute façon la vie est trop belle pour se prendre la tête, on peut pas retourner en arrière donc ça sert à rien de ressasser le passé, ce qui est fait est fait. On verra bien ce que l'avenir nous réserve Astrée, dit Luna.

Luna profite d'être ici pour sentir l'odeur que renferme les écuries, écouter le bruit rythmé et régulier du galop des chevaux, et regarder sa jument profiter de la nature et de la liberté qui s'empare d'elle lorsqu'elle sort Astrée dans le paddock.

5 ans plus tard

“J’ai appris que l’on mesure le succès non pas par la situation que l’on a atteinte dans la vie, mais par les obstacles que l’on a surmontés pour essayer de réussir”
(Washington Vie Succès)

— Et la championne de France d'équitation de cette année est... Luna Martin, qui est la plus jeune des compétitrices : elle a 20 ans !!! Bravo Luna et Astrée pour avoir fait un parcours sans faute et sublimement rapide !

Le public applaudit fortement lorsque Luna monte les marches qui la sépare de son rêve ultime. Elle atteint la première marche du podium et se met à verser des larmes de joie. Elle regarde Astrée, avec qui elle a traversé tant d'obstacles. Elle la remercie intérieurement, du fond de son cœur, pour tout ce qu'elle a fait pour elle et par le fait même qu'elle respire avec elle en ce merveilleux jour !

Luna regarde ensuite Eloise, debout, criant son nom la félicitant, en se remémorant tous les moments qu'elles ont partagé. Elle est reconnaissante à la vie de l'avoir mise sur son chemin même si c'était dans de mauvaises circonstances. Elle sont aussi proches maintenant que lorsqu'elles étaient à l'hôpital. Luna repense à l'équithérapie qui a changé sa vision du monde. Maintenant elle profite de toutes les petites choses simples qui rendent la vie plus belle au lieu de tout le temps se dire ce qu'il faudrait faire ceci ou cela.

Luna profite de cet instant magique le plus qu'elle peut, notamment quand le président de la fédération lui enfile la médaille d'or autour de son cou. Elle pense sincèrement que c'est la personne la plus heureuse du monde à ce moment précis...